LEGENDES ET NOUVELLES.

PAR M. ROBERT DE FLERS.

Les vieilles filles de Fontaies.

Elles sont au bourg de Fontaies, froide et grise petite ville, humblement resserrée à l'ombre maigre de son clocher, une douzaine de personnes qui ressemblent à des femmes par le vêtement dont elles ont coutume de se couvrir et qui, malgré leur âge, ne sont point mariées et vieillissent lentement, mais sûrement, dans le brouillard enfumé de leur existence provinciale.

Elles ne se quittent point, accomplissent ensemble leur promenade quotidienne et ne se retirent en leur logis particulier que pour prendre un peu de nourriture et des bols de lait tiède au coin fumeux de la cheminée, auprès des fers à repasser oubliés sur une tuile écornée. Elles ont peu ou pas de famille ; leur origine bourgeoise les réconforte d'un suffisant orgueil. Elles administrent sagement leur petite fortune et ne comparent jamais — par modestie et par prudence—le chiffre de leurs revenus. Elles sont raisonnables jusque dans leurs aumônes—et réservées jusque dans leur façon de poser leur sou dominical à la grand'messe, sur le plateau de cuivre, émaillé de vert-de-gris.

Les vieilles filles de Fontaies se réunissent volontiers chez la plus âgée d'entre elles, leur doyenne, Mlle Léontine Créchet. Celle-ci habite un petit immeuble propret et clair, entouré d'un jardinet sans fleurs et sans fruits, orné seulement des légumes ordinaires. Là, elles sont chez elles et disent à voix basse et rapide, leur opinion sur toutes choses. Elles ont des petits rires étouffés derrière la main, et de courts gloussements aux bonnes histoires.

Quelquefois, en commun, elles font des lectures pieuses. Le choix qui préside à ces divertissements édifiants est long et minutieux; elles se plaisent à la douceur des «Larmes des anges» et à la grâce des « Paillettes du Ciel ;» l'«Imitation», livre si tendrement divin, les effraie par trop de ferveur mystique. Puis, lorsque la voix de Mlle Créchet s'est tue, on n'entend contre les tasses de porcelaine blanche, toute blanche, sans filet d'or, que le bruit mensongérement argentin des petites cuillers de ruolz et les chères personnes goûtent du bout de leurs lèvres sèches, que gerce cruellement le vent du nord, quelquefois le thé fort léger que prépare si économiquement leur chère aînée, plus souvent le tilleul doucereux qui chantonne dans l'eau bouillante, dont Mlle Clémence Chassot, propriétaire de la cure, est la bénévole dispensatrice.

Le soir à pas lents elles regagnent la porte basse de leur domicile, et dans la chambre, sans glace et sans feu, glissent pudiquement leur décente personne dans un lit douillet, plume et crin, où leurs pieds moroses rencontrent la tiédeur contagieuse d'une boule d'eau chaude. Elles dorment sans rêves, la bouche légèrement entr'ouverte; craignant le bruit elles ne ronflent pas, mais sifflent du nez, avec la régularité et la douceur des couleuvres endormies. Le curé ne les aime pas; il n'admet guère ces réunions secrètes, où le presbytère, pense-t-il, ne doit pas être toujours très ménagé, et il se méfie avec sagesse de ces saintes personnes, qu'il n'estime pas apporter assez de gaieté dans leurs pratiques religieuses. Il leur reproche le coupable orgueil qui leur fait mal parler du mariage, un sacrement, et dans la rue il ne les salue que s'ils les rencontre toutes ensemble.

Il est vrai que le mariage effraie les pauvres filles à l'égal d'un crime; elles en repoussent jusqu'à la seule pensée; elles l'ont désiré jadis, avec la fébrile impatience de voir s'évanouir la fraîcheur relative qui pouvait encore leur tenir lieu de beauté, mais peu à peu cet espoir s'est éloigné; elles ne lont plus aperçu qu'à travers un brouillard; elles ont encore un peu lutté, se sont obstinées quelques années à d'intermittentes illusions, puis un beau jour elles ont accepté, avec l'aigre humilité d'un sacrifice involontaire, les rides au front, la couperose aux pommettes et sur le menton toute l'ironique légèreté des poils follets. Une seule chose les console; c'est d'avoir renoncé ensemble à la beauté qu'elles n'eurent point; l'hypocrisie collective de ce sacrifice fait en commun, leur apporte un peu de douceur et de réconfort; c'est aussi de savoir que perpétuellement, elles seront privées des mêmes choses; les regrets de chacune s'allègent du regret des autres; elles sont envieuses les unes des autres, d'accord.

Le dimanche qui suivit la Toussaint, la chambre aux rideaux de coton blanc de l'immeuble Créchet, fut troublée par des éclats de voix inaccoutumés. Les vieilles filles réunies, avec des gestes aigus, s'agitaient. On venait d'apprendre avec stupeur, par la ville, on ne savait plus où, que l'une d'elles, et presque la plus jeune, Clémence Chaisot, la propriétaire de la cure et du bienfaisant tilleul, avait été demandée en mariage.

Sans doute les onze demoiselles ne doutaient point que leur amie, leur presque-sœur, n'eût répondue négativement à l'insolence de cette proposition, mais le seul fait qu'on ait osé la lui faire, souleva l'indignation générale et Léontine Créchet, la doyenne—en haine du passé—avec une calme méchanceté.

—Elle était, certes, bien bonne et bien gentille, et bien douce avec nous. Mais j'avais toujours pensé qu'elle accepterait une trahison si on la lui proposait. Aussi l'ai-je aimée comme une sœur.

—Vous êtes excusable, ma chère, répliqua Hélène Tichou, très excusable, car il semblait bien invraisemblable qu'on la lui proposât jamais.

—Oui, à cause de son haleine qui est désagréable.

—Et surtout à cause de son infirmité... Vous savez bien.

Et ici un rire indiscret parcourut rapidement le cercle de ces bonnes personnes. Fort tard l'on se sépara.

Le lendemain, la nouvelle fut certifiée : Clémence Chaisot était bel et bien la fiancée de M. Cérital, notaire. Les bans devaient être publiés le lendemain.

Une réunion extraordinaire fut convoquée d'urgence à l'immeuble Créchet. On ne perdit pas un temps précieux; on vota un ordre du jour de vengeance. Oui, se venger, mais comment? On discuta, disputa laborieusement ; une décision fut prise.

Le jour du mariage arriva. L'église débordait d'une foule endimanchée; ce n'étaient que barbes fraîches et chignons repeignés. A leur banc, les onze vieilles filles se serraient les unes contre les autres, en une attitude de résignation recueillie, soigneusement coiffées de bonnets de tulle noir égayé tout au plus d'une lourde aigrette blanche ou rose.

L'instant de la bénédiction nuptiale provoqua un redoublement d'attention, et la curiosité surexcitée se traduisit par une tension générale des cous hors des cols empesés et des ruches tuyautées à neuf.

Mlle Chaisot, plus rouge qu'une tomate en plein midi, pudiquement congestionnée, les yeux inégalement assertis hors de la tête, attendait avec la plus évidente satisfaction les paroles sacramentelles, lorsqu'en se levant ensemble et comme d'une seule pièce, les onze demoiselles qui étaient la solde de la virginité de Fontaies, entonnèrent à la stupéfaction générale, avec des voix que l'aigreur ne réussissait pas à mettre d'accord, le «De profundis».

Un murmure de réprobation parcourut l'assistance, mais les yeux baissés, les mains jointes, les vieilles demoiselles poursuivirent le chant funèbre. Lorsqu'elles eurent achevé elles sortirent simplement en silence, et la bénédiction nuptiale fut donnée à maître Cérital, notaire, et à Mlle Chaisot, vierge rentière, que grâce à un euphémisme consacré, l'on voulait bien appeler les jeunes époux.

Les vieilles demoiselles de Fontaies furent, à partir de ce jour, un objet de risée publique. Cette défaveur leur a inspiré une amertume rajeunie qui a rompu quelque temps encore la monotonie de leur existence.

Et, entre deux tasses de thé—on prend toujours du thé maintenant que le tileul du presbytère n'embaume plus les rideaux blancs de l'immeuble Créchet, les demoiselles de Fontaies ont des petits airs railleurs et entendus, se promettant tout bas de recommencer au baptême. Et en passant devant les fenêtres closes, Mme Cérital, que le mariage engraisse, tout en rajeunissant son caractère, naturellement romanesque, murmure entre ses dents:

—Pauvres petites! si elles savaient!

DEVANT LE MONUMENT

—DE—

Mme CARVALHO.

L'inauguration du monument érigé sur la tombe de Mme Carvalho a, tout naturellement, incité les artistes à s'entretenir de cette cantatrice illustre, qui mit son honneur à être parfaite en son art et qui le fut. Elle a eu ce rare destin de ne compter que des admirateurs, aux rangs même de ceux dont son répertoire ne berçait pas les rêves. Sur une stèle de marbre blanc le statuaire Antonin Mercié l'a représentée, en un relief très léger, comme s'immatérialisant, enlevée vers les sphères radieuses, réalisant cette assomption d'apothéose qui couronne le «Faust» de Gounod. La créatrice du rôle de Marguerite est devenue Marguerite elle-même. Sa longue robe traîne parmi les nuées. Déjà bien loin d'elle, la terre fleurie où chante toujours l'alouette de Roméo, conserve la lyre blanche qui accompagnait sa voix. Cette sculpture vaporeuse donne l'idée d'un chant moelleux et pur, s'élevant, planant dans l'air, enveloppant la vision d'une atmosphère, à demi religieuse, de musicale poésie.

Il y a des heures où il est particulièrement agréable de se souvenir et où le souvenir est favorable à la réflexion. Mme Carvalho méritait l'hommage délicat qu'on s'est plu à rendre à sa mémoire. Personne en a porté à un aussi haut degré les qualités du chant français, non seulement dans ses principes inaltérables, mais aussi dans la forme qui convenait à notre siècle avant la décisive évolution musicale en laquelle l'avenir lyrique est en voie de s'élaborer. La pureté de son émission, l'impeccable netteté de son style, sa souplesse à nuancer, la franchises de ses recherches expressives, faisaient d'elle un type achevé et, en elle, se rythmait l'exquise conclusion d'une esthétique vocale. On avait raison de l'honorer: elle était, autant qu'une figure d'artiste, une figure d'art. Les mérites qui s'affirmaient en elle seront précieux en tout temps: disons mieux, ils seront toujours indispensables. Sous les nouvelles physionomies qu'ils prendront à s'appliquer à des caractères nouveaux de musique théâtrale, on ne cessera jamais de les aimer et de les applaudir.

Que vient-on prêter aux wagnéristes ou, plus exactement, aux partisans de plus en plus nombreux de l'orientation de l'opéra dans un sens logiquement, résolument et humainement dramatique, une sorte d'horreur pour le chant? Aussi longtemps qu'on écrira des rôles destinés à être chantés, on ne pourra se passer de chanteurs à l'organe cultivé, pourvus de méthode et de style, en possession de ce bel ensemble de facultés acquises sans lequel la pensée des compositeurs demeure lettre morte. Nous avons beau traverser une crise, nul ne disconvient que la mélodie soit l'essence propre de la musique. C'est d'elle que jaillit l'harmonie, que se déduit la symphonie la plus ondoyante et la plus colorée. La pauvreté actuelle des imaginations ne saurait donner le change sur cette vérité.

Les musiciens dénués du sentiment et de l'invention mélodiques s'acharnent à la poursuite des idées aussi ardemment que les autres. S'ils ne réussissent pas à les atteindre, tout au moins témoignent-ils de leur bonne volonté. Montrez-nous le compositeur se glorifiant de n'avoir que de la technique. Le public commence à comprendre la méprise où il tombait naguère. A écouter les chefs-d'œuvre de Wagner, tels que la «Walkyrie» par exemple, il se rend compte de l'afflux des mélodies, présentées et traitées d'une façon neuve, mais débordant de tous côtés. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de musique admirable sans l'abondance, la grâce et le naturel de ce que les savants appellent le «mélos.»

Mais, les choses étant ainsi, quel moyen pour les chanteurs d'interpréter dignement les belles œuvres sans s'être rompus à toutes les pratiques de la virtuosité? L'habile virtuose, assez vraiment artiste pour se garder du vain étalage de ses ressources, est seul en état de soutenir les conceptions des maîtres. Son art se prête aux manifestations les plus diverses. Le style vocal est, nécessairement, multiple parce que le tour significatif et la distribution des mélodies varient sans fin. Adressez-vous à des chanteurs médiocres, même doués de belles voix: aucun espoir d'exécutions musicales supérieures.

Mme Carvalho savait modifier sa manière conformément à ce qu'elle avait à chanter. Elle avait le don, elle avait aussi la science.

Les leçons qu'elle a données du haut de la scène ne seront pas moins utiles à qui en aura pris conscience dans cent ans qu'aujourd'hui. Sa gloire est d'avoir poussé la culture vocale à sa suprême délicatesse, de façon à pouvoir tout aborder en pleine aisance —c'est-à dire en pleine autorité. Elle avait commencé par rendre à délices les frivolités des Adam et des Clapisson; elle fut ensuite pour les voluptueux épanouissements de Gounod une interprète attendrie, et quand elle s'attaqua aux partitons de Mozart elle s'y montra incomparable.

Les étrangers contestent volontiers les aptitudes lyriques des Français. Ils ont tort: ces aptitudes sont réelles et originales. Ce qui est vrai, par contre, c'est que le développement en a été fort long. La cause de cette lenteur apparaît dès qu'on s'y attache. Les circonstances ont voulu que la forme dramatique se soit implantée chez nous avant que nous ayons pu nous faire une sérieuse éducation de musiciens. Nous avions eu, de bonne heure, une musique sacrée d'un rigoureux idéal et une musique de danse, vouée à des rythmes arrêtés par définition. Les compositeurs de notre race ébauchaient à peine un art plus libre, quand l'opéra s'est constitué d'après des modèles venus d'Italie. Dès lors, le théâtre a tout absorbé. Auprès des tentatives théâtrales, le reste a compté si peu que nul progrès ne s'est déterminé et généralisé à la satisfaction de tout le monde.

Les Français fortement doués qui se rencontrent, au dix-septième et au dix-huitième siècle, sentent, à ne s'y pas tromper, qu'on leur inflige, jusque sur les planches, des règles étroites et factices. On constate leurs efforts pour s'en affranchir, pour créer des œuvres plus vivantes et plus vraies. Malheureusement, la grande technique leur manque et l'on ne voit comment ils pourraient l'acquérir.

Sous Louis XV, Rameau s'efforce de réagir contre le lyrisme pompeux et conventionnel des vaines tragédies.

Son génie, véritablement puissant, semble préluder à une ère nouvelle. Gluck lui-même profite de son expérience, mais la mâle influence de l'auteur d'«Alceste» est immédiatement contrebalancée par les retours offensifs des Italiens. Que Méhul, à son heure, prétende pousser en avant, le virtuosisme rossinien vient de nouveau brouiller les notions françaises. Point de doute que les musiciens de France aient aperu le but. Seulement, tout s'est ligué pour les détourner du droit chemin et ils n'ont pas eu de traditions assez robustes pour conserver leurs avantages et imposer leurs desseins.

Si les partitons se découpent en pièces de concert, il n'est pas étonnant que le chanteur se donne carrière en dehors du sens des pièces. Les rossinistes ne pensent qu'à lui. Quel mal a fait à la musique cette création de Rossini: le rôle de « la princesse à roulades»! Les vocalises ne sont pas d'ailleurs réservées à la seule princesse: elles s'emplifient à l'envi. Plus un ouvrage sans sacrifice à l'artificieuse virtuosité. Des jongleries vocales, des trilles répercutés, des traits multipliés et rebondissant sur eux-mêmes, étrangers à toute volonté expressive, introduits à seule fin de forcer l'applaudissement, suspendent l'action, paralysent l'émotion.

Du même coup, la richesse outrée de la mise en scène et le parasitisme du ballet s'acclimatent. Avec des raffinements et des ménagements inédits, on rétrograde vers l'époque où Métastase, à Rome, s'écriait, de si belle humeur: «Mon pauvre poème ne brillera guère. L'opéra devient, peu à peu, l'intermède du ballet. Les danseurs, ayant appris l'art séduisant de représenter, par des ronds de bras, des entrechats et des pirouettes, les mouvements de l'âme humaine, dispensent les chanteurs d'occuper les cœurs et les esprits. C'est pourquoi on leur fait des ariettes en forme de sonates pour la voix.»

Et ces abus, une fois établis, s'éternisent. Sous prétexte de favoriser le grand art du chant, les compositeurs des deux premiers tiers de ce siècle, ont pris l'habitude d'offrir constamment au public d'incohérents exercices de solfège, bons tout au plus à tenir les cantatrices en haleine de difficultés. Les rôles de «princesses» ont accaparé, à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, des artistes telles que Mme Damoreau-Cinti, Mme Dorms-Gras, Mme Cabel et, trop longtemps, Mme Carvalho elle-même. Mais celle-ci, par bonheur, avait autre chose en ses aspirations et, autant qu'il pouvait dépendre d'elle, elle le fit bien voir.

De si déplorables errements ne sauraient, au fond, disparaître qu'en vertu d'une complète rénovation de l'esthétique musicale au théâtre. Aussi, jusqu'à ces dernières années, en a-t-il survécu quelque chose, au vif déplaisir des amis de l'art vrai. Certes, la beauté du chant ne subit et ne doit subir aucune atteinte; puis il faut comprendre que le chant, en scène, est, avant tout, une expression de caractère. Plus que jamais, nous avons donc à rappeler aux chanteurs qu'ils incarnent un personnage et qu'ils n ont pas le droit de nous ébloiur aux dépens du drame ou de la comédie. Avec tout ce qu'ils ont de talent, leur impérieux devoir est de nous évoquer l'intimité du personnage, non de se mettre, à titre personnel, en dehors de la fiction.

En réalité, quelles qu'aient été nos erreurs, le meilleur de nos désirs s'est toujours tourné vers la vérité émouvante. De génération en génération, ces tenances se sont éloquemment attestées. C'est en France que se dégagent des préjugés accrédités ailleurs des tragédiennes lyriques comme la Saint-Huberty, cantatrice superbe et saisissante artiste. Quoi qu'elle chante et qu'elle joue, l'âme héroïque se révèle à tous. Or, cette âme héroïque, tour à tour grande et charmante, la scène musicale française l'a constamment suscitée.

Sous Napoléon Ier, on acclame la Branchu, l'héritière passionnée des premières interprètes de Gluck. C'est que la Branchu ne se borne pas à faire triompher sa voix et sa méthode : elle sait émouvoir. Plus tard, au temps des frénésies de l'italianisme, la Malibran se fait admirer par un merveilleux talent de cantatrice, un organe prodigieux, étendu du registre aigu des soprani au bas registre des contralti profonds et, surtout, par une rare puissance scénique. Son histoire est singulièrement instructive.

Lorsqu'elle débute, elle a toutes les exagérations d'Italie. Au contact de l'art français, elle se transforme. Elle reste la cantatrice victorieuse, elle devient la tragédienne émouvante. Sa manière va s'agrandissant. L'âme héroïque et charmante la domine.

De telles transformations ont été nombreuses, à des degrés divers. Que disons-nous? Des compositeurs étrangers, écrivant pour le public français, ont modifié profondément et heureusement leur style, en développant leur originalité. J'ai cité Gluck, tout à l'heure. Comment ne pas citer aussi le Rossini de «Guillaume Tell», le Meyerbeer du «Prophète» et des «Huguenots»?

Pour nous en tenir ici aux chanteurs, nos plus remarquables artistes, les Cornélie Falcon les Rosine Stolz, les Gabrielle Krauss, les Rose Caron, les Nourrit, les Duprez, les Roger, les Faure, ont été des vrtuoses consommés; mas leur virtusité s'est inclinée à l'expression la plus sincère. Mme Carvalho, la perfection même en son art, était partie de l'emploi des vocalstes: elle s'est élevée supérieurement à la poésie, à la grâce intime et pénétrante.

C'est là le noble exemple à retenir. Car, plus nous irons, plus il y aura lieu, pour les interprètes de nos musiciens, de s'identifier à leurs rôles, et d'être des chanteurs si libres et si sûrs qu'ils dédaignent toute vanité extérieure et rendent la belle musique comme s'ils la créaient d'inspiration. C'est-à-dire dans un haut esprit de vérité et de simplicité constante.

CONNAISSANCES UTILES

Conservation des haricots verts.

On jette les haricots épluchés dans de l'eau bouillante et salée. Quand ils sont cuits, on les retire avec une écumoire et on les plonge dans de l'eau froide. Quand ils sont refroidis, on les enferme dans des pots de grès avec une forte saumure que l'on recouvre d'une légère couche d'huile. En bouchant les pots avec du parchemin, ces conserves peuvent se garder pendant longtemps. Bien entendu, il faut les faire dessaler avant de s'en servir.

Conservation des plantes en herbier.

Nous voici en plein dans la période des herborisations. Combien de personnes aiment à parcourir les champs et les bois pour récolter des plantes, et les mettre ensuite entre deux feuilles de papier buvard pour les faire sécher! La première année, cela va généralement bien, les plantes bien desséchées restnat à peu près telles qu'on les a mises dans l'herbier. Mais les années suivantes, une multitude d'insectes et d'acariens viennent dévorer les tiges, les feuilles et les fleurs des plantes, et bientôt les gentianes aux fleurs bleues, les renoncules dorées et les pivoines pourpres ne sont plus qu'un amas poussiéreux. Pour empêcher cette destruction, voici comme on doit procéder. Faites dissoudre d'une part:

Alcool à brûler - - -	2 lit. 5
Bichlorure de mercure	200 gram.

et d'autre part:

Eau chaude - - -	187 gram.
Chrorhydrate d'ammoniaque pulvérisé -	100 —

et mélangez les deux solutions. Prenez maintenant les plantes sèches avec une pince en bois et trempez-les dans le bain. Faites-les ensuite sécher de nouveau, et votre herbier pourra bravement soutenir les attaques des insectes mal intentionnés.

Guérison des yeux pochés.

Quand un particulier irrascible donne à un de ses semblables un coup de poing sur l'œil, ce dernier n'est presque jamais crevé, grâce à l'arcade sourcilière proéminente dont la prévoyante nature l'a entouré comme d'un bastion, mais presque toujours « poché », et partant peu agréable à exhiber en public. Quand ce petit malheur vous arrivera, faites faire chez votre pharmacien la pommade suivante, dont la formule est due à Monin:

Cold-cream - - - -	40 parties
Ergotine - - - - -	2 —
Extrait de digitale -	1 —
Alunol - - - - - -	0 75 —

Tous les jours, matin et soir, prenez-en gros comme un pois et frictionnez-vous l'œil malade pendant cinq minutes. Au bout de peu de temps, votre œil sera revenu à l'état normal.

Pour parfumer un appartement.

Pour parfumer un apartement, le plus simple est évidemment de mettre dans les coins un certain nombre de flacons remplis d'essence et ouverts; mais ce luxe n'est pas à la portée de tout le monde, car ces odeurs sont généralement à base d'alcool et s'évaporent très vite, ce qui revient fort cher. Si l'on n'est pas millionnaire, on emploi le procédé très simple que nous allons indiquer. Dans presque tous les ménages, on fait de l'eau de seltz et on a par conséquent du bicarbonate de soude et de l'acide tartrique. Prenez un ou deux cachet de ces matières et mettez-les séparément dans un petit sachet assez épais de drap ou de coton. Dans un vase, placez, d'autre part, de l'eau, une certaine quantité de parfum (essence de rose, de jarmin, de violettes, etc.). Plongez dans ce liquide les deux sachets. Que va-t-il se passer? L'eau traverse lentement le drap et vient humecter les matières qui y sont contenues. L'acide tartrique diffuse dans l'eau du récipient et vient nager sur le bicarbonate de soude en donnant lieu à un dégagement d'acide carbonique. Ce dernier, comme les autres gaz, a la propriété, en se dégageant, d'entraîner avec lui l'odeur qui se répand ainsi lentement dans la pièce où est placé le récipient. Bien entendu, ce «modus faciendi» ne peut être employé que modérément et dans une pièce assez vaste.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall est recommandé officiellement et sans réserve, par l'essayeur de l'Etat du Massachusetts

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR

LOUIS VAUTIER

[Suite.]

—Il a été retenu par des affaires, il viendra plus tard, répondit-elle avec un léger embarras.

—Et vous l'avez laissé comme cela ?

—Il le fallait bien.

—La séparation ne vaut rien aux jeunes ménages.... si ma bonne maîtresse vivait, elle vous le dirait, mamzelle Madeleine.

Madeleine ne répondit pas, et Nanie, insistant, avec l'entêtement des vieillards, reprit:

—Et encore, il est resté, bien sûr, dans cette Babylone, comme on dit, où il y a tant de perversité.

Elle voulut calmer les inquiétudes de sa dévouée servante.

—Rassure-toi, ma bonne Nanie, il le fallait, et ce ne sera peut-être pas pour longtemps.

—A la bonne heure....ce que j'en dis, mamzelle, c'est par affection pour vous.

—Je le sais bien, et je t'en suis très reconnaissante.

Tout-à-coup, Nanie s'exclama en levant ses bras au plafond, dans un désespoir comique:

Et moi qui bavarde là, comme une pie, sans seulement songer que vous devez mourir de faim.

Elle s'élança, retrouvant presque pour servir sa chère petite maîtresse l'élasticité de la jeunesse.

Bientôt elle reparaissait, portant elle-même un bol de consommé fumant et, le déposant auprès de Madeleine.

—Là, fit-elle, il embaume.... cela réveillerait un mort!

Mme de Creil remercia sa vieille bonne de son attention, et Nanie qui possédait toutes les délicatesses du cœur, sentant qu'elle désirait demeurer seule, se retira.

XLVII

Alors dans cette vaste solitude, ce silence auquel Madeleine n'était plus accoutumée, lui parut d'une mortelle tristesse. Elle essaya de réagir contre cette sensation d'isolement; mais, à Grandmaison, tout lui rappelait les moments passés auprès de Lucien, et lui rendait plus amère la pensée de sa trahison. Que ne l'avait-il accompagnée dans ce château au milieu de ces souvenirs doux et reposants pour tous deux, et qui devenaient pour Madeleine, seule maintenant à jamais sans doute, crainte et désespérance.

Loin de cette atmosphère épaissie de miasmes délétérés des salons, il eut retrouvé les pures et saines émotions de ce que déjà elle appelait "leur jeunesse". Elle n'avait pas vingt-trois ans, Lucien vingt huit à peine, et elle considérait avec effroi les longues années qui lui restait peut-être a passer sur la terre. Une lassitude morale étrange l'envahissait. Son cœur était bien mort.

Parfois elle se demandait avec épouvante si Lucien lui-même — le voulut-il — pourrait lui rendre sa vitalité première.

Elle essayait de se reprendre à cette pensée de vivre selon le devoir et la dignité. Mais cette consolation paraissait froide, aride à son cœur et à son esprit, plutôt porté aux extrêmes.

Puis encore fallait-il trouver le moyen d'accomplir ce programme.... Le devoir!.... Quel était-il ? Lucien ne lui en avait laissé aucun à accomplir. Sans famille, sans enfant, elle resterait isolée, pleurant au souvenir des jours si courts qui ne reviendraient jamais dans leur plénitude de joie et d'insouciance.

Son bonheur s'était brisé dans sa fraîcheur d'aurore, il avait passé comme une radieuse journée qui n'aura pas de lendemain!

Le départ de Madeleine étonna et irrita Lucien. Avec l'inconséquence de sa nature, il l'accusa presque de briser la première les liens qui les unissaient l'un à l'autre. En effet, malgré la parole donnée à miss Pole, malgré l'entraînement qu'il ressentait pour elle, il hésita. Nature faible et extrême à la fois, il redoutait en même temps qu'il désirait l'issue d'une situation trop tendue pour qu'elle pût longtemps se prolonger. Loin de trouver mauvais l'exigeance de l'Américaine, ce lui était une preuve de son innocence, de son honnêteté Rien de dangereux comme l'exaltation poussée à l'extrême chez des caractères indolents et volontaires, comme l'était celui de M. de Creil. La décision de Madeleine, ne lui laissait, pensait-il, d'autre alternative que d'appartenir à miss Pole. Il l'aimait de tous les sacrifices qu'il lui faisait, de toutes les fautes qu'il commettait pour elle, de tous les remords qui l'assaillaient et qu'il ne pouvait réussir à éloigner de son esprit. Il comprenait bien qu'un abîme s'était creusé entre lui et Madeleine. L'amour d'autrefois était désormais impossible, et, du reste, toutes réflexions étaient inutiles. La passion, une passion partagée, l'entraînait vers miss Pole; son existence était rivée à celle de la jeune fille, cela était maintenant certain, irrévocable. Il ne demeurait pourtant pas aveugle sur ses défauts. Sa coquetterie, sa légèreté, son humeur fantasque l'inquiétaient, le peinaient. Mais un sourrire, un regard de la jeune fille avait raison de ses alarmes. Il ne la quittait guère maintenant, toujours amoureux, soumis, acceptant ses brusqueries, mendiant une parole douce et affectueuse.

Ces manières ne pouvaient longtemps réussir auprès de l'Américaine, nature sèche, égoïste, sans grandeur ni générosité. Elle avait d'abord tenté de séduire Lucien dans le but unique de l'enlever à sa femme.

Le triomphe l'avait grisée, elle l'avait voulu certain, complete et avait mis le divorce comme condition à son amour. Elle était incapable de comprendre les luttes, les tourments du malheureux; elle ne ponvait se rendre compte ni apprécier la cruelle loyauté qui dictait sa conduite. Elle avait voulu satisfaire son implacable vanité; l'amour de Lucien l'avait flattée et avait amené peut-être en son esprit quelques instants de trouble. Maintenant qu'elle le voyait complètement dominé asservi, loin de l'aimer davantage; elle le méprisait, et parfois exerçait contre lui sa verve moqueuse. Pourtant elle ne renonçait pas à en faire son mari, car la situation de famille et de fortune de M. de Cril lui plaisait. Alors qu'il la croyait comme lui, ennivré d'amour, son caprice de coquette étant satisfait, elle n'obéissait plus qu'à de misérables calculs d'intéêt. Cependant elle n'avait pas osé questionner Lucien sur l'époque de son divorce, mais certaine de l'affoler, elle annonça sont départ pour Nice et lui interdit de la suivre. Comme il la suppliait, elle lui dit en un sourire :

—Nous nous reverrons .. lorsque vous serez libre.

Lucien demeura plusieurs jours seul enfermé dans son appartement, partagé entre sa passion qui l'emportait frémissant de désirs aux pieds de l'américaine et la honte d'avouer à Madeleine ce qu'il ressentait.

XLVII

Peut-être, aussi, éprouvait-il quelque regret en pensant à celle qui, durant cinq années, avait été sienne, et qu'il abandonnait après avoir juré de la protéger, de la défendre, de l'aimer toute sa vie. Pourtant, sa passion exaltée par l'absence, par la jalousie qu'il ne pouvait se défendre d'éprouver contre tous ceux qui approchaient miss Pole, le décida, il écrivit.

"Chère Madeleine,

"Permets-moi encore une fois de te nommer ainsi et plains-moi, car, je te le jure, je suis bien malheureux. Je te fais souffrir et je souffre; cette situation ne saurait se prolonger indéfiniment.... tu en es convenue toi-même, dans notre dernière conversation à Paris, où tu m'as proposé le divorce.

" J'ai hésité, car j'ai été élevé dans le respect des liens indissolubles et de plus, à ce moment même où je froisse toutes les susceptibilités, je te garde une tendresse qui surnagera au naufrage de ma vie. Je me sens entraîné sur une pente fatale,—et j'y cours. Le bonheur est auprès de toi, si calme, si sereine, mes désirs sont ailleurs. Il faut que je connaisse toute ta générosité pour te parler ainsi.... Je suis bien coupable, je le sais, mais tu m'as souvent répété que tu pourrais tout pardonner, sauf l'hypocrisie et le mensonge. Je ne t'ai jamais trompée....—Je suis faible, je ne suis pas méchant. Toi, que je sais si courageuse, si forte, sois indulgente.... Plus tard....quand tu seras libre, l'oubli te viendra et tu songeras alors à moi sans amertume. Pardonne-moi, je ne me consolerai jamais des larmes que je t'ai fait répandre. Le divorce sera prononcé en ta faveur, j'ai tous les torts et je tiens à l'affirmer. Dis moi quel jour tu seras à Paris, je t'indiquerai ce que tu auras à faire.

" LUCIEN."

A la lecture de cette lettre un